



PIERRE RICHÉ, GUY LOBRICHON

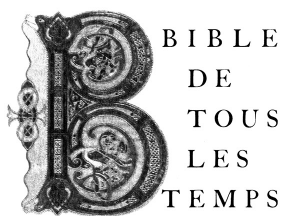
ÉTUDIER LA BIBLE



BIBLE DE TOUS LES TEMPS 4
LE MONDE GREC ANCIEN ET LA BIBLE

Le temps des Réformes et la Bible

sous la direction de
Guy Bedouelle - Bernard Roussel



BEAUCHESNE

Pagination : 640 p. [8 p.]

© Copyright Beauchesne, 2017

ISBN numérique : 978 2 7010 2691 6

ÉTUDIER LA BIBLE

Dès le début du monachisme, la lecture et l'étude de l'Écriture sainte sont considérées comme une des activités principales du moine. La Bible est le livre par excellence. Dès son enfance, le jeune moine doit apprendre par cœur son psautier : « Que celui qui veut revendiquer le nom de moine ne puisse ignorer ses lettres, qu'il retienne également par cœur tous les psaumes. » Possédant parfaitement le psautier, le moine peut comme l'ascète du désert « ruminer » nuit et jour la parole sacrée. Les psaumes sont vraiment les armes du serviteur de Dieu : qui connaît les psaumes ne craint pas l'adversaire. Du psautier, on passe peu à peu aux autres livres de la Bible, soit en écoutant les lectures en commun, soit en lisant personnellement comme le recommande la Règle de saint Benoît et les autres Règles. Lisant et méditant la Bible, récitant le texte sacré aux offices liturgiques, le moine s'adonne ainsi à la *lectio divina*. Le moine mais aussi les clercs qui, dans les centres presbytéraux et épiscopaux qui se créent adoptent les principes de la culture monastique. Sans doute une formation élémentaire est indispensable pour avoir accès à la lecture de la Bible. Au départ cette lecture ne doit pas être précédée d'une préparation poussée. Le but des études bibliques est moins

une recherche intellectuelle qu'une méditation destinée à lui ouvrir l'esprit et l'âme. L'abbé est moins un professeur qu'un maître spirituel. Pour pénétrer le sens de l'Écriture, la pureté du cœur est préférable à la science disait Cassien repris par saint Benoît. Même si par la suite l'exégèse monastique demande une préparation plus poussée, elle reste marquée par les principes des fondateurs du monachisme¹.

Pour Grégoire le Grand converti à la vie monastique, la Bible est non seulement l'autorité suprême mais l'instrument principal de la culture chrétienne : « Bien que l'Écriture sainte surpasse de façon incomparable tout savoir et toute doctrine, pour ne rien dire du fait qu'elle annonce la vérité, ni du fait qu'elle appelle à la Patrie céleste, qu'elle détourne des désirs terrestres le cœur de ses lecteurs pour leur faire embrasser les biens d'en haut, qu'elle exerce l'effort par ses propos plus obscurs, qu'elle comble les humbles par son langage terre à terre... Cependant elle surpasse aussi tous les savoirs et toutes les doctrines par sa façon même de s'exprimer, car, par un seul et même langage, à travers les récits de ses textes, elle révèle un mystère et s'entend à parler des événements du passé de manière à savoir par là même proclamer des faits à venir et sans modifier l'ordre de son discours, dans les mêmes textes, elle sait à la fois décrire les faits qui ont eu lieu et annonce ceux qui doivent avoir lieu »². Lorsque l'on sait l'influence que Grégoire le Grand eut sur le Moyen Age³, ce passage choisi parmi d'autres, prend toute sa valeur. Grégoire par ses commentaires, homélies sur l'Évangile, sur Ezéchiel, sur le Cantique des Cantiques, sur le Livre des Rois, *Moralia in Job*, ouvre la voie royale de l'exégèse monastique médiévale.

A la même époque, dans les Îles britanniques, particulièrement en Irlande, débute, dans les centres monastiques de plus en plus nombreux, un travail de commentaire dont on commence à juger de l'importance⁴. Les Irlandais qui, par ascétisme, quittent volontiers leur patrie, transportent en Angleterre et sur le Continent

1. Cf. Leclercq [9].

2. Grégoire le Grand, *Moralia in Job*, 20, 1 (PL, 76, 135) cité par Cl. DAGENS, *Grégoire le Grand, Culture et expérience chrétiennes*, Paris, 1977, p. 52.

3. De LUBAC [11], I, pp. 537 et s.

4. BISCHOFF [66], t. I, pp. 505 et s.

leur ardeur à étudier la Bible. Colomban ne se sépare pas du texte sacré, nous dit son biographe, et sachant la réputation de Grégoire, il lui réclame ses traités exégétiques. Ses disciples, en fondant des monastères en Gaule et en insistant sur la méditation de la Bible, revigorent le clergé mérovingien⁵. En Angleterre, dans les centres de culture religieuse établis soit par les Irlandais, soit par les disciples des missionnaires envoyés par Grégoire le Grand, une science chrétienne s'édifie dont le plus illustre représentant est Bède le Vénérable. Comme les moines du VI^e siècle, les lettrés insulaires affirment que la Bible est supérieure à tous les autres textes et qu'en elle sont contenues toutes les formes du savoir : « La sainte Ecriture, dit Bède, l'emporte sur tous les écrits, non seulement par l'autorité parce qu'elle est divine ou par l'utilité parce qu'elle conduit à la vie éternelle, mais encore par l'antiquité et par la forme »⁶. Mais à la différence de leurs prédécesseurs qui s'opposaient à la culture classique, les moines celtes et anglo-saxons ont vu la nécessité de construire à partir de la Bible un programme d'études dans lequel la grammaire tenait une grande place.

La Renaissance carolingienne a bénéficié de l'œuvre des moines insulaires. Nous verrons dans un chapitre particulier comment dans l'enthousiasme du renouveau intellectuel, les clercs et les moines des VIII^e et IX^e siècles ont utilisé des instruments de travail et ont esquissé une méthode exégétique qui restera en usage jusqu'au XI^e siècle.

Avec le renouveau monastique des X^e et XI^e siècles et avec le développement de la liturgie à Cluny et ailleurs, l'exégèse reprend une vigueur nouvelle. Cluny n'est pas ennemie de la « culture », comme on l'a dit trop souvent et comme le dément l'œuvre de ses abbés⁷. Dans ce monastère, se réalise un équilibre entre ascèse, liturgie, dévotion privée, étude biblique. L'Ecriture sainte est source de tout progrès spirituel. A sa lecture, écrit Otloh de Saint-Emmèran, « les yeux de l'homme intérieur s'ouvrent. Il

5. RICHÉ [72], 371 et s.

6. BÈDE, *De schematibus et tropis* (PL, 90, 175).

7. J. LECLERCQ, « Cluny fut-il ennemi de la culture ? », dans *Revue Mabillon*, 1957, et [9], *passim*.

comprend ce qu'il n'a jamais encore compris des Ecritures et de tout le reste. Il s'étonne d'avoir été si sourd et si aveugle. Alors il avance de plus en plus dans la lecture sainte et ce qu'il ne lisait que par crainte et désir de pardon, il le lit aussi maintenant qu'il commence à aimer pour savoir les merveilles de la sagesse et de la miséricorde de Dieu »⁸. Pourtant reconnaissons que peu de grands commentaires exégétiques ont été écrits à cette époque. Les lettrés connaissent la Bible, l'utilisent dans la Vie des saints, la traduisent comme en Angleterre, mais la commentent rarement. Ainsi lorsque l'abbé Eldric de Saint-Germain d'Auxerre recherche un commentaire d'Ezéchiel, il ne trouve rien de mieux que de faire copier celui du moine Haimon qui vivait au milieu du ix^e siècle. Aux traités d'exégèse on préfère la poésie, l'histoire, la morale et les ouvrages d'allure scolaire. Gerbert d'Aurillac le plus grand écolâtre de la fin du x^e siècle est un humaniste qui cite plus souvent les textes profanes que l'Ecriture⁹.

L'importance donnée dans les écoles aux auteurs païens et aux arts libéraux inquiète ceux qui veulent maintenir le climat de l'Ecriture sainte à une époque où la réforme de l'Eglise exige un approfondissement de la culture religieuse, certains critiquent ouvertement une école trop ouverte aux sciences séculières et particulièrement à la dialectique que l'on redécouvre : « Se déclarent savants, écrit Otloh de Saint-Emmèran, ceux qui sont instruits dans les saintes Ecritures plutôt que ceux qui sont instruits dans la dialectique, car j'ai rencontré des dialecticiens assez naïfs pour décréter que toutes les paroles de l'Ecriture devaient être soumises à l'autorité de la dialectique et pour témoigner souvent plus de confiance à Boèce qu'aux auteurs sacrés. » Gozzechin de Liège condamne ceux qui « donnent de nouvelles interprétations des psaumes, des lettres de saint Paul et de l'Apocalypse » et Pierre Damien en préconisant un retour à la « sainte simplicité » revient au principe de la culture ascétique des moines du vi^e siècle¹⁰. Dans cette prise de conscience qui secoue les milieux lettrés du xi^e siècle, certains hommes tels

8. OTLOH, *De Cursu spirituali*, 3; PL, 146, 146 cité par J. LECLERCQ [9], p. 152.

9. RICHÉ [73], pp. 185-186.

10. *Ibid.*, pp. 339 et s.

Lanfranc, puis son disciple Anselme du Bec, proposent des solutions nouvelles pour l'étude de la Bible et jettent les bases de ce qu'on a appelé la théologie scolastique et dont parlera Jean Châtillon.

Au XIII^e siècle, l'exégèse monastique trouve un nouvel essor avec la réforme cistercienne dont le grand artisan fut saint Bernard « le dernier des Pères ». Pour la façon dont saint Bernard explique l'Écriture, il suffit de renvoyer aux analyses d'Henri de Lubac et de Jean Leclercq¹¹. L'exégèse monastique ne veut pas être une science mais une sagesse spirituelle qui doit viser à la contemplation du donner révélé et déboucher sur la théologie mystique. Elle est nourrie de la méditation du texte sacré mais aussi du poème de la liturgie. Dom Dubois en donne quelques exemples en parlant des psaumes et des antiennes. Les chanoines réguliers qui veulent revenir à la vie apostolique et faire de leur cloître une « école du Christ » font une large place à la *lectio divina* « au cloître, écrit Philippe de Harvengt († 1183), il n'y a guère de place pour la vanité : on n'y recherche que la sainteté. Là jour et nuit, le juste se soumet à la divine volonté, s'adonne aux hymnes, à la prière, au silence, aux larmes, à la lecture. Là, dis-je, la sincérité d'une vie purifiée nettoie l'intelligence ; alors celle-ci permet d'arriver à la science plus sincèrement et plus efficacement »¹². Et Philippe d'opposer le cloître aux écoles du siècle. En effet, comme le montre Jean Châtillon, d'autres méthodes sont utilisées pour étudier la Bible et en présenter toutes les richesses. Reprenant les tentatives de Lanfranc et de saint Anselme, les *magistri in sacra pagina* utilisent des principes de type analytique et rationnel. La *lectio* n'est plus une méditation mais un cours qui débouche sur la *quaestio* et même la *disputatio*¹³. Ici s'élabore une exégèse scolastique qui se développe dans les universités du XIII^e au XV^e siècle comme le montre Jacques Verger. Encore ne faudrait-il pas trop opposer exégèse monastique et exégèse scolastique : les moines suivent de près les développements de l'exégèse enseignée dans les écoles

11. LECLERCQ [9], *passim*, de LUBAC [11], I, 2, p. 586 et J. VERGER dans *Bernard-Abelard ou le Cloître et l'école*, Paris, 1982, pp. 148 et s.

12. Philippe de HARVENGT, *Epist.*, PL, 203, 58, cité par J. LECLERCQ [9], p. 187.

13. CHENU [80], p. 323.

urbaines et d'autre part dans le grand réveil évangélique du XIII^e siècle les maîtres en Ecriture sainte, saint Thomas tout le premier, restent fidèles au commentaire spirituel de l'Ecriture¹⁴.

Parallèlement aux études exégétiques menées dans les cloîtres et dans les écoles, la Bible est objet de commentaire de la part des rabbins juifs. Il nous a semblé indispensable de demander à un spécialiste de la pensée juive un chapitre sur l'exégèse rabbinique, domaine encore mal connu. Ici sont étudiées non seulement les méthodes de travail des rabbins mais également les relations entre savants juifs et chrétiens qui, nous le verrons, débutent à l'époque carolingienne. Encore faudrait-il pousser l'étude pour le XIII^e siècle et les siècles suivants, faire place à l'étude importante de Nicolas de Lyre¹⁵.

14. M. D. CHENU [92], pp. 199 et s.

15. « Bibel im Judentum » [2], col. 72. H. HALPÉRIN, « De l'utilisation par les chrétiens de l'œuvre de Rachi », dans *Rachi*, ouvr. collectif sous la direction de M. SPERBER, Paris, 1974, pp. 163-200. Sur Nicolas de Lyre, cf. de LUBAC [11], IV, pp. 344 et s.